



"La lumière est à moi" de Gilles Paris

En dix-neuf nouvelles, l'écrivain francilien fait miraculeusement revivre les émois de l'enfance comme de l'adolescence. Du grand art.



L'infatigable
Gilles Paris
— il s'occupe de
promouvoir des
écrivains quand
il n'écrit pas
lui-même — signe,
dix-sept ans
après son
Autobiographie
d'une courgette, un
nouvel ouvrage
délicieux.
Gallimard, 208 p.,
19 €.



En langue germanique, mon prénom, Brune, signifie « bouclier » ou « armure ». J'ai toujours su me défendre. La vie, de toute façon, se charge de vous l'enseigner. Je suis mariée depuis dix ans. J'ai des jumeaux. Ils sont avec leur père, probablement endormis à l'arrière de la voiture qui les ramène à la maison. Je suis restée dans le Sud, où j'ai prétexté un rendez-vous important. Je n'ai pas vraiment menti. Je ne donne jamais de détails. L'automne vient de commencer, il fait encore doux, je suis sur la terrasse en peignoir. J'observe au loin les lumières scintiller sur le port. La mer est noire, griffée d'impressions cuivrées. Mes yeux s'égarèrent entre les étoiles et les pins parasols qui surgissent comme des sculptures de Frans Krajcberg. Je les regarde toujours avec nostalgie. Je connais bien cet hôtel, j'y ai passé mes vacances jusqu'à l'adolescence. Et surtout j'y ai rencontré deux garçons dont je suis tombée amoureuse. Anton et Ben. L'un d'eux vient me rejoindre ce soir.

Anton a toujours aimé les arbres. Il y grimait enfant et s'y cachait pour se grandir. Il observait le monde d'en bas, les adultes pas plus hauts qu'un cierge d'église, leurs gestes ridicules vus d'un ciel, leurs corps chancelants, bras et jambes aussi désarticulés qu'un pantin. Moi, je marchais les yeux en l'air. Entre deux immeubles, sur la plage, mes mains disparaissant dans celles de mes parents, sur l'herbe verte du parc qui menait aux majestueux pins parasols où Anton se nichait. Je l'ai remarqué comme un nuage dans le bleu du ciel. Je lui ai demandé de descendre. Il était déjà grand pour son âge. Et plus âgé de cinq ans. Ses cheveux bruns en bataille ne semblaient jamais coiffés. Ses yeux verts tombaient dans les vôtres, ne vous lâchaient plus. J'ai toujours eu du mal à détourner mon regard du sien qui me hante encore. Ses lèvres aussi. C'est dans un pin parasol, à douze ans, que je les ai apprivoisées. Et jusqu'à seize ans, j'ai dû attendre chaque été avant de les mordre, comme on croque une pomme avec envie. Ses bras me retenaient comme si je tentais de m'en extraire. Je

sentais les battements de son cœur, son odeur légèrement boisée, le goût du sel sur sa peau. J'étais insouciante, j'allais où mes émotions me portaient : d'Anton à Ben. Je savais tout d'Anton. Sa sensualité m'en disait tant sur la mienne juste naissante. Elle ne cessait de m'inciter à la vie.

Par contre, j'ignorais tout de Ben. Son mystère m'attirait comme le vide du haut d'un phare. Anton a toujours su que Ben me plaisait. (Différemment, comme une part de moi non résolue.) Les yeux verts d'Anton viraient au brun, ses manières se brusquaient légèrement, mais il ne me reprochait pas d'être attirée par Ben. Je l'aimais aussi pour son empathie. Nous allions par deux, inséparables le temps d'un été. Je n'imaginais pas grandir. L'adolescence est un âge difficile. On ne sait jamais exactement à quel moment précis on devient adulte. Anton passait du temps dans les arbres car il venait de perdre sa mère. Il s'éveillait à la nature, à l'odeur du pin, à la résine qui lui rappelait le parfum tenace maternel. Les aiguilles rassemblées par paires se trouvaient enserrées dans une seule et même gaine. C'est ainsi qu'il se rapprochait d'elle, appuyé contre l'écorce craquelée, d'un brun rougeâtre. C'était un être à la sensibilité extrême qui retenait tout, pareil à une digue sur le point de céder. Son isolement était sa force. Il y puisait ce calme apparent qui m'attirait autant que ces lumières mordorées de fin de journée. Son père, incapable de la moindre émotion, ne lui parlait qu'en élevant la voix. Anton n'était pas du genre à se taire. Leurs conversations faisaient se retourner les têtes. J'aimais qu'il s'oppose à ce père absent. Je l'admirais même pour cela. L'autorité n'a jamais été mon fort. J'ai toujours préféré disparaître.

Ben était le frère de ma meilleure amie, Amance, une blonde tout en fraîcheur, dont la belle humeur attirait chacun d'entre nous. Aux antipodes, Ben m'apparaissait taciturne et sombre. Il passait des heures, assis sur son transat, à creuser le sable sous ses pieds, comme s'il cherchait à y enterrer ses pensées.